



HAL
open science

Une nouvelle épitaphe grecque de Damas

G Agosti, Jean-Luc Fournet, Houmam Saad

► **To cite this version:**

G Agosti, Jean-Luc Fournet, Houmam Saad. Une nouvelle épitaphe grecque de Damas. Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik, 2021, 219, pp.73-79. hal-03561242

HAL Id: hal-03561242

<https://hal.science/hal-03561242>

Submitted on 17 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

G. AGOSTI – J.-L. FOURNET – H. SAAD

UNE NOUVELLE ÉPITAPHE GRECQUE DE DAMAS

aus: Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 219 (2021) 73–79

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn

UNE NOUVELLE ÉPITAPHE GRECQUE DE DAMAS

La découverte¹

En 2010, pendant les travaux de construction d'un récent bâtiment privé, dans le quartier al-Qanawāt, qui se trouve à l'ouest de la vieille ville de Damas hors les murs, a été mise au jour une ancienne fondation constituée de gros blocs calcaires. La plupart des blocs remontent à l'époque romaine et ont été réutilisés dans la construction de cette fondation sans ordre et à l'envers (Fig. 1). Il s'agit de matériaux de diverses provenances (des blocs des murs, un couvercle de sarcophage, la stèle funéraire ici éditée, etc.).

La stèle funéraire, qui se trouvait au milieu de la fondation à l'envers — ce qui a permis de la conserver en bon état —, témoigne d'un type de sépulture encore non attestée jusqu'ici à Damas pour l'époque romaine. Si des hypogées romains avaient déjà été découverts dans cette zone², nous avons maintenant le premier exemple de tombes individuelles surmontées par des stèles, type d'architecture funéraire par ailleurs bien connu dans d'autres régions de Syrie de l'époque romaine (Palmyre, nord et sud de la Syrie, etc.).

Il n'a pas été possible de dater la fondation en raison de l'absence de couches archéologiques, mais sans doute remonte-t-elle à l'époque byzantine ou à une période ultérieure. Elle a été construite à partir de remplois provenant d'anciens bâtiments, comme c'est le cas de la plupart des constructions de la ville de Damas.

L'inscription

La stèle (H 1,00 m × L 0,50 m × épaisseur 0,20 m) présente, sur sa partie supérieure, un listel surmontant un cavet (Fig. 2). La ligne 2 est gravée sur l'angle supérieur que forme le listel tandis que la ligne suivante est gravée dans la courbure du cavet. On constate aussi la présence d'une rainure horizontale entre les lignes 4 et 5. Enfin la partie inférieure du bloc, sous la dernière ligne, affecte à nouveau la forme d'un listel. La forme du bloc donne à penser que cette inscription a été gravée sur un bloc de remploi.

Les premières lignes ont des lettres de plus grand module (c'est particulièrement clair avec la l. 3); à partir de la l. 4, le module est inférieur (c. 2,5 cm de hauteur) et l'espacement entre les lignes a tendance à se réduire. La gravure est repassée en rouge. Les lettres sont soigneusement gravées. On remarquera une tendance à hésiter entre les formes arrondies et droites: ainsi € et surtout E; Μ et M; Ω et W. On a même trois formes de sigma: Σ, Γ et C. La forme des lettres oriente vers une datation au II^e ou III^e s.

Le graveur (ou son modèle) a essayé de respecter la correspondance entre la fin des lignes et la césure principale de l'hexamètre³. Mais il n'y est pas toujours arrivé: ainsi v. 5 (où la coupe métrique est malgré tout signalée par l'*hedera*)⁴, 6 (où se pose aussi un problème de prosodie), 7 (où la ligne se termine après le quatrième *longum*) et 12 (où la coupe de la ligne tombe à l'intérieur du mot). Les *hederae* sont occasionnellement utilisées comme *space fillers* en fin de ligne (l. 13, 16 et 23), autrement dit en fin de vers ou de césure métrique⁵.

¹ Cette partie est due à Houmam Saad; la suivante à G. Agosti et J.-L. Fournet. Nous avons eu l'occasion de présenter l'inscription dans le cadre de séminaires à l'Institute for Advanced Studies (Princeton), à l'École Pratique de Hautes études (Paris) et à l'université de Rome 'La Sapienza'. Nous remercions les participants pour leurs suggestions, ainsi que Lucia Floridi, Enrico Magnelli, Luca Ruggeri, Gregor Staab, Francesco Valerio d'avoir lu une première version de l'édition.

² Cf. H. Saad, Découverte d'une nouvelle tombe romaine à Damas, dans *Le berceau de la civilisation*, 15, DGAMS, Damas 2012, p. 65–71; Gz. Yaghi – H. Saad, Rapport préliminaire sur les travaux archéologiques à Damas 2009, *Chronique archéologique en Syrie*, 5, 2011, p. 321.

³ Pour une étude de cette pratique, voir G. Agosti, *Eisthesis*, divisione dei versi, percezione dei *cola* negli epigrammi epigrafici in età tardoantica, *Segno&Testo* 8, 2010, p. 67–98, id., *La mise en page* come elemento significativa nell'epigrafia e nei libri tardoantichi, dans P. Orsini – M. Maniaci (éd.), *Scrittura epigrafica e scrittura libraria: tra Oriente e Occidente*, Cassino 2015, p. 45–86.

⁴ Voir v. 5n.

⁵ Sauf pour l'exception déjà mentionnée de la l. 8 (cf. v. 5n.).



Fig. 1

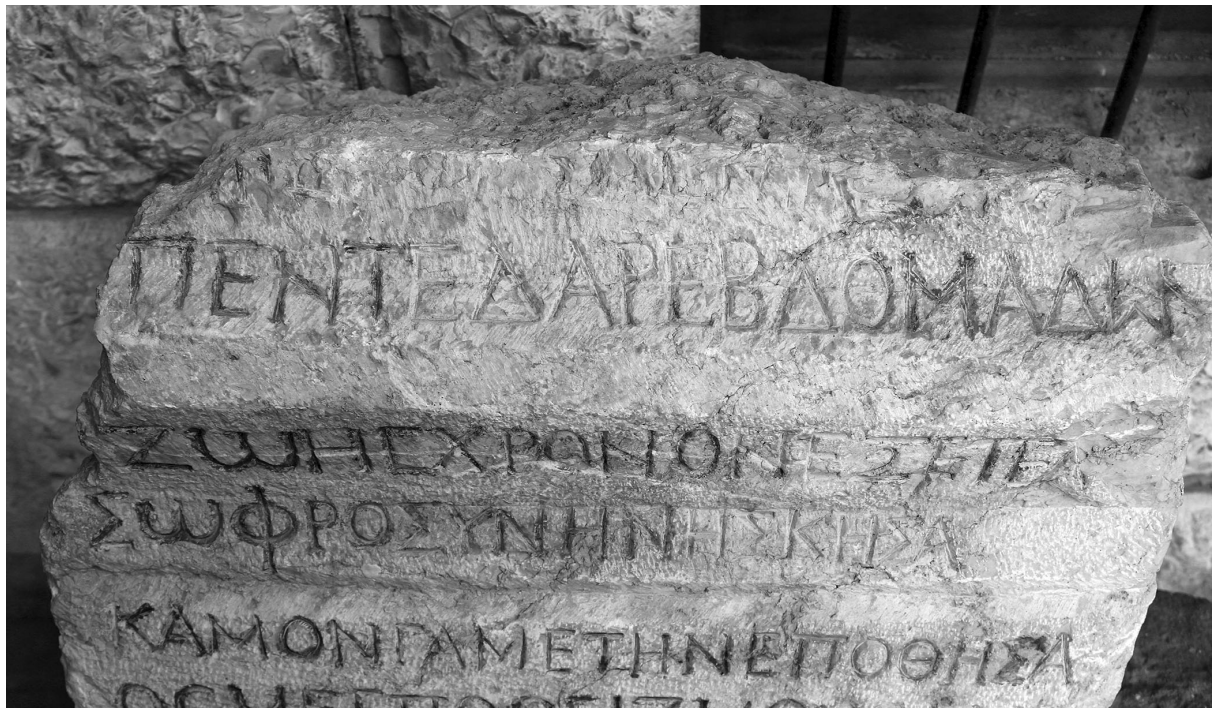


Fig. 2

La *outer metric* n'appelle pas de commentaires particuliers: précisons seulement que la césure masculine prévaut sur la féminine (6 fois contre 5). La prosodie, en revanche, est quelquefois maladroite (par ex. vers 7: *brevis in longo*, et 11), surtout près de la césure médiane (voir, par ex., vers 5), comme si le poète avait composé par *cola*⁶. La prononciation a sans doute joué un rôle dans les anomalies que l'on relève aux vers 5 (καὶ ἐν), 7 (χρήσηται) ou 11 (δ' ἰσὶ καὶ οἰχομένων)⁷. Quant à la langue, elle n'est pas exempte de phonétismes par ailleurs bien attestés (ainsi, outre les iotacismes, vers 7 κόζμοισιν et 8 προέπεμσε)⁸. On notera la variante phonétique ἐπέφλαυσε du verbe ἐπιφλεῦω au vers 5. Malgré tout cela, on doit reconnaître que le poète connaissait son métier et qu'il avait fait des études: le texte a une certaine vivacité et l'auteur utilise des *topoi* littéraires investis d'une fonction pathétique (voir surtout le «motif d'Alceste» aux vers 4–7).

1 [- - - - -] | . . . [- - - - -] | [- - -]
 πέντε δ' ἄρ' ἐβδομάδων | ζωῆς χρόνον ἐξετέλε[σσα] |
 σωφροσύνην ἤσκησα | κάμὸν γαμέτην ἐπόθησα, |
 ὅς με ἐπόθει ζώουσαν | καὶ ἐν τύμβοισι θανοῦσαν |
 5 θῆκέ με τειμήσας ♣ καὶ | ἐν πυρὶ πάντ' ἐπέφλαυσε
 ἵματα καὶ κόσμον | ἃ δὴ πάρος εἶχον ἐν οἴκοις, |
 ὅπως μὴ χρήσηται γυνὴ | κόζμοισιν ἐμοῖσιν ♣ |
 τρισσὰ δέ με προέπεμσε | σὺν ἀνέρι φίλτατα τέκνα, |
 δισσοὶ δ' οὐς ἐφίλησα ♣ | καὶ οὐς ἔθρεψα λαβοῦσα |
 10 μήτηρ ὥστ' ἐὰ τέκνα | φίλης ἀπὸ μητρὸς ἐόντα. |
 Εἰ δ' ἰσὶ καὶ οἰχομένων | εὐχαὶ παρ' ἀθανάτοισι, |
 εἴη τοὺς ζῶειν πολυχρονίους τε γενέσθαι ♣

5 τειμήσας : 1. τιμήσας || ἐπέφλαυσε : 1. ἐπέφλευσε || 6 ἵματα : 1. εἵματα || 7 ὅπως : 1. ὄπως || κόζμοισιν : 1. κόσμοισιν || 8 προέπεμσε : 1. προέπεμψε || 10 ὥστ' : 1. ὄσθ' || 11 ἰσὶ : 1. εἰσὶ || 12 πολυχρονίους : 1. πολυλχρονίους.

«[...] j'ai accompli une durée de vie de cinq hebdomades. J'ai pratiqué la tempérance et j'ai aimé mon mari, qui m'a aimée de mon vivant et qui, maintenant que je suis morte, dans la tombe l^s m'a déposée avec tous les honneurs; il a brûlé dans le feu tous mes vêtements et ma parure, que j'avais auparavant à la maison, afin qu'une (autre) femme n'utilise pas mes parures. Mes trois enfants très-aimés m'ont accompagnée avec mon mari, et les deux qu'après les avoir recueillis, j'ai aimés et élevés l^o comme une mère aime ses enfants, qui seraient du ventre de leur mère. S'il est vrai que les prières des défunts atteignent aussi les immortels, puissent ceux-là vivre et avoir longue vie.»

- 1 Dans la ou les lignes perdues, précédant le v. 2, se trouvait probablement le nom de la défunte.
- 2 πέντε δ' ἄρ' ἐβδομάδων: l'emploi d'ἐβδομάς pour indiquer l'âge est traditionnel (remontant au moins à Solon, *Fr.* 27² West, avec le commentaire de M. Noussia-Fantuzzi, *Solon the Athenian, the Poetic Fragments*, Leyde–Boston 2010, p. 373). Pour des exemples épigraphiques, voir e.g. *SEG* 17.502.1–2 = *SGO* 01/20/24 (Milet, II^e s. av.), τελέε[σσαν τρεῖς] σε βίο[ιο] | ἐβδομάδας; *I.Chios* 286, 4,]κα πληρώσας ἐβδομάδας βιότου (II^e av. J.-C., voir L. Robert, *Épigramme de Chios*, *REG* 80, 1967, p. 282–291); *IGUR* III 1255, 5–7 = *GVI* 731 (II^e/III^e s.), ζήσας μὲν λ[υκάβαν]ιτας ἐγὼ δέκα κ[αὶ] δύο μῆ[νας], | [τοῖς δ' ἔπι ἐβ]δομάδας; *SEG* 28.799 = 50.1055.4–5 (Pouzzoles, II^e s., voir E. Miranda, *RFIC* 106, 1978, p. 191–194), τέσσαρας ἐβδομάδας κατάγουσα πικρῶ[ν ἐνιαυτῶν] | ἔπτα δὲ κ[αὶ] μῆνας] γοερός.
- ζωῆς χρόνον ἐξετέλε[σσα]: il y a peu de place sur la pierre pour les trois dernières lettres en lacune. Il est possible qu'influencé par la forme prosaïque, le graveur n'ait pas redoublé le σ au détriment de la

⁶ Nous devons cette observation à Luca Ruggeri.

⁷ Il s'agit de phénomènes bien connus: voir G. Agosti – F. Gonnelli, *Materiali per la storia dell'esametro nei greci cristiani. I. Versificazioni 'imperfette' fra IV e V secolo*, dans M. Fantuzzi – R. Pretagostini (éd.), *Struttura e storia dell'esametro greco*, Rome 1995, I, p. 299–358, notamment p. 336–341 et 396–400.

⁸ Cf. notes *ad loc.*

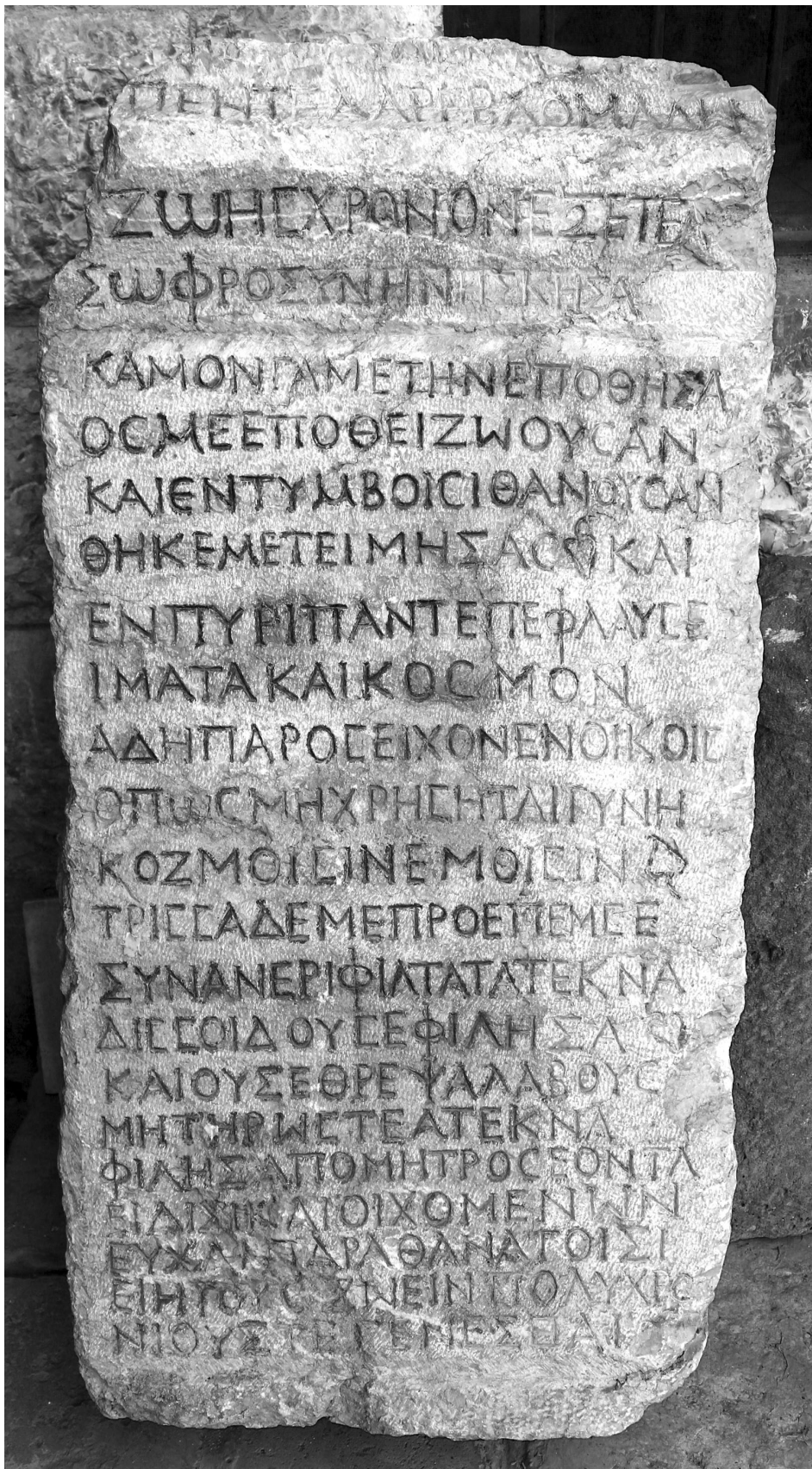


Fig. 3

métrique (cf. des fautes de même nature au v. 7 avec ὅπως et au v. 12 avec πολυχρολίους). Pour l'expression, on comparera *GVI* 693, 4 (Naxos, III^e s.), εἴκοσι καὶ δὴ ἑπτῶν ζωῆς χρόνον ἐκτ(ελέ)σ[σ]α[σ]αν. Voir aussi *Or. Sib.* VIII 109, βίου χρόνον ἐκτελέσαντες.

3 σωφροσύνην ἥσκησα: cf. *MAMA* III 202, 3* = *SGO* 19/08/05 (Korykos, ép. rom.), σωφροσύνην ἥσκησα; *IG* II² 5452, infra col. I–III, 2* (Attique, IV^e s.), σωφροσύνην δὲ ἥσκησα. Sur le thème, assez fréquent, voir C. Tsagalis, *Inscribing Sorrow: Fourth Century Attic Funerary Epigrams*, Berlin–New York 2008, p. 142–149. Sur la vertu des femmes dans les épitaphes, voir R. A. Lattimore, *Themes in Greek and Latin Epitaphs*, Urbana 1942, p. 275–280; J. Pircher, *Das Lob der Frau im vorchristlichen Grabepigramm der Griechen*, Innsbruck 1979, p. 22–23, 34–35; A.-M. Vérilhac, L'image de la femme dans les épigrammes funéraires grecques, dans Cl. Vial – L. Darmezine – A.-M. Vérilhac (éd.), *La femme dans le monde méditerranéen* (Travaux de la Maison de l'Orient 10), Lyon 1985, I, p. 85–112, notamment p. 100–101; P. Grandinetti, *Virtù femminile negli epigrammi greci, Atti dell'XI congresso internazionale di epigrafia greca e latina*, Rome 1999, p. 721–727; M. Costanzi, Le langage des époux grecs: lecture de quelques inscriptions, *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité* 24, 2016, p. 125–138.

κάμὸν γαμέτην ἐπόησα: *GVI* 1125, 1* = *SGO* 10/02/19 (Césarée-Hadrianopolis, 237/238), γαμέτην με ποθοῦσα; cf. aussi *CEG* 530, 2 (Attique, env. 365–340 av. J.-C.), φιλοῦντα ἀντιφιλοῦντα (sur la structure de cette épigramme, voir M. Fantuzzi – R. Hunter, *Tradition and Innovation in Hellenistic Poetry*, Cambridge 2004, p. 309–310).

4 ὅς με ἐπόθει: *scriptio plena*.

ζώουσαν ... θανοῦσαν: cette opposition est banale dans l'épigraphe funéraire (cf., par exemple, *CEG* 566, 3 [Attique, IV^e s. av. J.-C.], ἔστεργεν μὲν ζῶσαν, ἐπένησεν δὲ θανοῦσαν; *IGUR* III 1243, 10 = Vérilhac 53 [Rome, III^e s. apr. J.-C.], ἢ καὶ ζῶντα φίλησεν ἀεὶ θανέοντά τ' ἔτεισε). Cf. aussi Euripide, *Alc.* 328–330 (ἐπεὶ σ' ἐγὼ / καὶ ζῶσαν εἶχον καὶ θανοῦσ' ἐμὴ γυνὴ / μόνη κεκλήσηι, κοῦτις ἀντὶ σοῦ ποτε) et le passage de Lucien cité ci-dessous, dans la note au vers 5.

5 *L'hedera* après τειμήσας a ici pour fonction de signaler au lecteur la pause métrique, étant donné que le mot qui la précède est suivi sur la pierre d'un autre mot (καί) dont l'ajout permet de ne pas avoir une ligne trop courte. Dans d'autres inscriptions, elle marque la fin des vers, par ex. *IGBulg.* 5930 = *SEG* 28.581 (III^e s.), ou *SEG* 24.1163 (Crète, II^e/III^e s.).

ἐν πυρί: pour cette coutume funéraire consistant à brûler les objets personnels du défunt, cf., entre autres, *Il.* XXII 512–514; Hdt. V 92. Voir, à ce sujet, D. C. Kurtz, J. Boardman, *Greek Burial Customs*, Londres 1971, p. 207; L. M. Danforth, *The Death Rituals of Rural Greece*, Princeton 1982, p. 150. Le parallèle le plus proche est sans aucun doute Lucien, *Philops.* 27 (Eucratès qui parle de sa femme défunte), τὴν μακαρίτιν μου γυναῖκα τὴν τούτων μητέρα πάντες ἴσασις ὅπως ἠγάπησα, ἐδήλωσα δὲ οἷς περὶ αὐτὴν ἔπραξα οὐ ζῶσαν μόνον, ἀλλὰ καὶ ἐπεὶ ἀπέθανεν, τὸν τε κόσμον ἅπαντα συγκατακαύσας καὶ τὴν ἐσθῆτα ἣ ζῶσα ἔχαιρεν (sur les vêtements de fête féminins, voir F. Gherchanoc, Beauté, ordre et désordre vestimentaires féminins en Grèce ancienne, *Clio. Femmes, Genre, Histoire* 36, 2012, <https://doi.org/10.4000/cliio.10717>). Pour l'idée que la nouvelle épouse ne doit pas toucher les objets aimés par la défunte, voir, par exemple, Properce, IV 7, surtout les vers 75–78, *Deliciaeque meae Latris, cui nomen ab usu est, / Ne speculum dominae porrigat illa nouae. / Et quoscumque meo fecisti nomine uersus, / Vre mihi: laudes desine habere meas!*

ἐπέφλαυσε: variante phonétique du verbe rare ἐπιφλεύω «brûler» attestée dans *IG* IV², 1, 126, 25 (Épidaure, après 127), φλοῶ ἀναδραμοῦσα ἐπέφλευσε τὴν χεῖρα. Sur cette forme, voir Chantraine, *DELG*, s. v. φλεύω.

6–7 L'idée que nulle femme ne prendra la place de la première (ce qui implique que le mari ne se remariera pas ou que la première femme sera toujours la plus aimée) est une des caractéristiques du «motif d'Alceste», qui est très répandu: voir, par exemple, *l'Alceste de Barcelone*, 83–85: *Hoc tantum moritura rogo, ne post mea fata, / dulcior ulla tibi, uestigia[m] ne mea coniux / carior ista tegat* (éd. G. Nocchi Macedo, *L'Alceste de Barcelone*, Liège 2014, p. 92), avec les commentaires de M. Marcovich, *Alcestis Bar-*

cinonensis. Text and Commentary, Leyde–Cologne–Copenhague–New York 1988, p. 10–11 et p. 75–76 et de L. Nosarti, *L'Alceste di Barcellona. Introduzione, testo, traduzione e commento*, Bologne 1992, p. XXV et 130–132. Le motif n'est pas rare dans les épitaphes épigraphiques: voir, par exemple, *IScM* III 131 = *GVI* 1392 (Kallatis, III^e s. av. J.-C.), χαῖρε, Ἡρακλείδα θύγατερ, πολυαίνετε νόμφα, / Νικασοῖ, μεγάλας ἀντὶ σαοφροσύνας / ἄς ἔτι τοι μνάμαν φέρεται πόσις, οὐδέ τις ἄλλα / κείνου ἐς εὐναίους ἦλθε ἄλοχος θαλάμους. On consultera aussi M. Massaro, *Una terza via: epigrafia e letteratura in parallelo (l'Alceste di Euripide e i CLE)*, dans X. Gómez Font – C. Fernández Martínez – J. Gómez Pallarès (éd.), *Literatura epigráfica. Estudios dedicados a Gabriel Sanders. Actas de la III Reunión Internacional de Poesía Epigráfica Latina (Valencia, 13–15 de abril de 2007)*, Saragosse 2008, p. 225–253. Dans les épigrammes pour Pompilla, *GVI* 2005.47 = 6N Cugusi (Karales, II^e s. apr. J.-C.), Alceste est explicitement mentionnée comme paradigme (voir P. Cugusi, *Carmina Latina Epigraphica Provinciae Sardiniae. Introduzione, testo critico, commento e indici*, Bologne 2003, p. 113–118).

7 ὄπως: la forme épique a été «normalisée» malgré la métrique. Cf., pour un phénomène identique, πολυχρολίους (v. 12).

κόζμοισιν: pour -σμ- passant à -ζμ-, cf. Schwyzer, *Gramm.*, I, p. 217.

8 προέπεμσε: pour -μψ- passant à -μσ-, cf. Gignac, *Gramm.*, I, p. 65.

σὺν ἀνέρι: on ne le trouve en poésie que chez Apollonios de Rhodes, IV 1107 et 1119.

φίλτατα τέκνα: la position métrique de ce syntagme banal est pourtant inhabituelle dans l'hexamètre (*GVI* 793, 7 [Arcadie, III^e s.] en fin de vers); car il s'agit plutôt d'un syntagme d'allure tragique (par ex. Eur. *Med.* 1397).

9–10 L'expression est maladroite. Nous comprenons φίλης ἀπὸ μητρὸς ἔόντα (avec le sens possessif de φίλος) comme une détermination qui expliquerait μήτηρ ὡστ' ἐὰ τέκνα: autrement dit, la défunte a aimé deux enfants qui n'étaient pas d'elle comme une mère aime ses propres enfants. Cette précision ajoute au caractère exemplaire du comportement de la défunte.

Une autre solution, proposée non sans hésitation par G. Staab, consisterait à lire δισσοὶ δ' οὐς ἐφίλησα καὶ οὐς ἔθρεψα, λαβοῦσα / μήτηρ ὡς τεὰ τέκνα φίλης ἀπὸ μητρὸς ἔόντα «(et m'accompagnent au tombeau aussi) les deux que j'ai aimés et élevés, ayant recueilli, comme une mère, tes enfants, qui sont d'une mère aimée». Cette solution permettrait d'éviter la psilose (ὡστ' ἐά), mais implique, avec la seconde personne τεά, une apostrophe au mari qui trancherait sur le reste de l'épigramme.

Quoi qu'il en soit, l'expression souligne que les enfants de la défunte n'étaient pas tous d'elle: la formulation semble indiquer qu'outre les trois enfants de son sang, elle en avait deux qui n'étaient pas d'elle. On pourrait penser qu'il s'agit des fils d'un premier lit du mari (cf. P. A. Watson, *Ancient Stepmothers*, Leiden–New York–Köln 1995, p. 267–269 pour une liste des inscriptions mentionnant des belles-mères, et J. Pouilloux, Une nouvelle inscription grecque à Lyon, *RevArch* 1967, p. 75–80, notamment p. 78 [= *IGF* 142] sur les θρεπτοί). Il est aussi possible que ces enfants aient été adoptés (cf. S. R. Huebner, Adoption and Fosterage in the Ancient Eastern Mediterranean, dans J. E. Grubb – T. Parkin – R. Bell (éd.), *The Oxford Handbook of Childhood and Education in the Classical World*, Oxford 2013, p. 510–531).

10 φίλης ἀπὸ μητρὸς: cf. *Hymne homérique à Aphrodite*, 115: φίλης παρὰ μητρὸς ἔλοῦσα (avec la note de A. Faulkner, *The Homeric Hymn to Aphrodite. Introduction, Text and Commentary*, Oxford 2008, p. 192), où le contexte est proche (voir les vers 114–115).

ὡστ' ἐά: sur la psilose, cf. en général Schwyzer, *Gramm.*, I, p. 221–222, et pour les nombreux exemples dans les papyrus, Gignac, *Gramm.*, I, p. 134.

11–12 Cf. *GVI* 679, 5–6 = *CIRB* 132 = *SEG* 30.984 (Pantikapaion, II^e/I^{er} s. av.): εὐχαὶ δ' ἐγ γονέων ἐξ Ἄϊδος (εἶ) τί ποτ' εἰσί, Ἄντίπατρ', ἐκ τέκνων τάσδ' ἀπέχοις χάριτας.

12 Εἶη est ici impersonnel (< ἔστι «il est possible») et introduit une proposition infinitive (litt. «puisse-t-il être possible que ...»). Il s'agit d'un *topos*, voir, par exemple, Plutarque, *Cons. Apoll.* 119a: θεοῖς ἠὲ ζῆμινη

οὐκ ἀθάνατον οὐδὲ πολυχρόνιον γενέσθαι μοι τὸν υἱόν (τὸ γὰρ τοιοῦτον ἄδηλον εἰ συμφέρει), ἀγαθὸν δὲ καὶ φιλόπατριν, ὃ δὴ καὶ γέγονεν.

πολυχρολνίους: l'allongement épique a été omis dans la gravure sous l'influence de la forme courante (il s'agit d'une erreur bien attestée aussi dans la tradition manuscrite, voir, par ex., Callimaque, *Apoll.* 35): même phénomène de normalisation avec ὅπως au v. 7 et peut-être au v. 2 avec ἐξετέλε[σσα (cf. n. *ad loc.*). Sur cet adjectif, voir Callimaque, *Lav. Pall.* 128 (avec le commentaire de A. W. Bulloch, *Callimachus, The Fifth Hymn, Edited with Introduction and Commentary*, Cambridge 1985, p. 238–239).

Gianfranco Agosti, Sapienza Università di Roma, Dipartimento di Scienze dell'Antichità
gianfranco.agosti@uniroma1.it

Jean-Luc Fournet, Collège de France – EPHE, PSL-UMR 8187
jean-luc.fournet@college-de-france.fr

Houmam Saad, Directorate General of Antiquities & Museums of Syria
houmamsaad3@yahoo.com